

ANDRÉ MAUROIS ET LA TRADITION MORALISTE FRANÇAISE

Thierry Laurent

Professeur aux Cours
de Civilisation française de la Sorbonne

André Maurois (1885–1967)¹ fut, jusqu'à sa mort, l'un des écrivains les plus lus et les plus respectés de sa génération, tant en France qu'à l'étranger (on l'appréciait d'ailleurs autant en Amérique qu'en Union soviétique !). Sa notoriété comme romancier, essayiste, historien, biographe, journaliste, conférencier et académicien l'amena à beaucoup voyager (surtout dans les pays anglo-saxons) et à se lier d'amitié avec de grands esprits (tels Paul Valéry ou Rudyard Kipling) ou quelques-uns des acteurs politiques majeurs de l'entre-deux-guerres (Aristide Briand, Winston Churchill, Edouard Herriot). Il n'empêche qu'aujourd'hui on a un peu oublié cet ancien auteur à succès et que son œuvre ne séduit plus guère la jeunesse. Le milieu

universitaire français l'ignore ou le traite avec condescendance et la plupart de ses écrits ne sont plus réédités. Comprenons que comme Anatole France, Roger Martin du Gard ou Georges Duhamel, il incarne à la fois l'humanisme bourgeois et l'attachement à la culture classique, valeurs plutôt dénigrées ou démodées depuis la seconde moitié du vingtième siècle ; ajoutons-y le conservatisme politique et son côté « psychologue mondain »² qui ont pu aussi lui faire du tort *a posteriori* ; le fait d'être un brillant polygraphe ou une « machine à livres » n'a jamais été rare, mais aujourd'hui, cela inspire peut-être davantage de méfiance ; et enfin, quelque plaisir que l'on ait à savourer sa prose élégante, il faut bien reconnaître que son style assez châtié semble un tantinet désuet.

Son nom de naissance était Emile, Salomon, Herzog. La famille venait d'Alsace et avait choisi la France lors de l'annexion allemande en 1871 ; c'étaient des Israélites plutôt éloignés du judaïsme ou, en tout cas, de la pratique religieuse ; Emile fit tout de même sa bar-mitsva à l'âge de douze ans ; adulte, il se définira longtemps comme

¹ Pour le connaître, on peut lire tous ses écrits autobiographiques, notamment ses *Mémoires*, parus chez Flammarion en 1970 pour l'édition posthume, ainsi que quelques études sérieuses qui lui ont été consacrées (même si toutes ont été faites plutôt par des admirateurs), notamment : Michel Droit, *André Maurois* (Paris: Editions universitaires, 1953) ; Jacques Suffel, *André Maurois, avec des remarques par André Maurois* (Paris: Flammarion, 1963), Dominique Bona, *Il n'y a qu'un amour* (Paris: Grasset, 2003). Parmi les travaux universitaires sur Maurois, il faut retenir la thèse de doctorat de Judith Kauffmann publiée sous le titre *Aspects d'André Maurois biographe* (Association des publications près les Universités de Strasbourg, Diffusion Ophrys: Paris, 1980).

² La formule est de Xavier Darcos dans sa courte notice sur Maurois : *Histoire de la littérature française*, Paris: Hachette, 2013.

agnostique même s'il se rapprochera peu à peu du christianisme en vieillissant. Au lycée de Rouen, il eut Alain pour maître en philosophie et il restera toute sa vie l'un de ses plus fidèles disciples. Après sa licence ès lettres, il décida de travailler à la direction de l'entreprise familiale puis fonda une famille. Interprète militaire et officier de liaison auprès de l'armée britannique durant la Première Guerre mondiale, il publia chez Grasset en 1918, sous le pseudonyme de Maurois, *Les Silences du colonel Bramble*, fiction drôle et grave à la fois, inspirée de son expérience de soldat, qui deviendra d'emblée un succès de librairie. Après quoi, ses romans trouveront un lectorat fidèle mais c'est surtout *Climats*³ en 1928, une analyse très autobiographique des sentiments amoureux, qui reste considéré comme son chef d'œuvre. D'une manière générale, tous ses romans se nourrissent de sa vie et il ne concevait ce genre littéraire « que comme miroir d'une vérité vécue » car il tenait « aux accents sincères »⁴ ; c'est plutôt dans ses œuvres courtes (contes, nouvelles, récits fantastiques, histoires pour enfants) qu'il puisa dans l'imaginaire pur. Il excella également dans les biographies d'écrivains (comme celles de Shelley⁵, Byron⁶ ou Chateaubriand⁷) et de grands personnages de l'Histoire (Disraëli⁸ ou Lyautey⁹). Après son veuvage, il se remaria avec Simone de Caillavet (qui aurait inspiré à Proust sa Demoiselle de Saint-Loup) et celle-ci lui

ouvrit les portes des cénacles littéraires parisiens. Il fut élu facilement à l'Académie française en 1938 avec le soutien de François Mauriac et du Maréchal Pétain qui, si étonnant que cela paraisse aujourd'hui, le défendit alors contre les antisémites de l'Institut. A Londres en juin 1940, il déclina la proposition du général de Gaulle d'être le porte-parole de la France libre de crainte des représailles contre les siens ; il partit pour les Etats-Unis, y enseigna la littérature française tout en continuant ses travaux d'écriture. En 1943, il fut chargé de mission militaire en Afrique du nord et en Corse puis revint à Washington. Après la guerre, il fit paraître une trentaine d'ouvrages, surtout des traités de mœurs et de monumentales biographies ou études littéraires, notamment celles consacrées à Balzac¹⁰ et à Proust¹¹ qu'admira Malraux, qui firent longtemps autorité et que consultent encore aujourd'hui quelques érudits. Il essaya de rajeunir l'image du Quai Conti et s'enorgueillit d'y faire entrer son ami Jean Cocteau en 1955. Lui, l'amoureux du théâtre et du roman du XIX^e siècle, salua l'audace de Ionesco et de Robbe-Grillet quand ceux-ci n'étaient pas encore vénérés. Cinéphile, mélomane, amoureux des arts, il parraina de nombreuses manifestations culturelles et fut par exemple deux fois président du festival de Cannes. Ajoutons que, tout en refusant l'embrigadement idéologique et sans jamais avoir eu une étiquette de gaulliste, il soutint en 1958 le retour au pouvoir de l'homme du 18 juin et

³ Paris, Grasset.

⁴ Dominique Bona, *Il n'y a qu'un amour*, 369.

⁵ *Ariel ou la vie de Shelley*, Paris: Grasset, 1923.

⁶ *Byron*, Paris: Grasset, 1930. 2 vol.

⁷ *Chateaubriand*, Paris: Grasset, 1938.

⁸ *La Vie de Disraëli*, Paris: Gallimard, 1927.

⁹ *Lyautey*, Paris: Plon, 1931.

¹⁰ *Prométhée ou la vie de Balzac*, Paris: Hachette, 1965.

¹¹ *A la Recherche de Marcel Proust*, Paris: Hachette, 1949.

lui renouvela sa confiance pour l'élection présidentielle de 1965.

Maurois se faisait une très haute idée de la littérature. Selon lui, « l'écrivain doit être une sorte d'ambassadeur de l'esprit qui nous enseigne à mieux connaître sous tous ses aspects cette chose merveilleuse et mystérieuse qu'on appelle la vie »¹². Enseigner, voilà son dessein ; son besoin de comprendre et d'expliquer lui a fait dire qu'il voulait être considéré comme « un honorable instituteur »¹³. Et précisément, l'un des aspects essentiels de son œuvre est la réflexion morale. En ce sens, Maurois s'inscrit dans la grande tradition des moralistes français et il en est peut-être, avec son cadet Albert Camus, l'un des derniers héritiers. Citons, entre autres, *Dialogues sur le commandement* (1924), *Mes songes que voici* (1933), *Sentiments et Coutumes* (1934), *Un art de vivre* (1939), *Ce que je crois* (1951), *Lettres à l'inconnue* (1953)¹⁴. En outre, les romans, les biographies, les livres d'histoire et ses *Mémoires* contiennent tous, ici ou là, de petites maximes au présent de l'indicatif ou alors de discrets aphorismes qui sont comme l'expression en filigrane des

convictions les plus fermes de l'auteur ou, du moins, de ses aspirations. Dans l'un des nombreux textes autobiographiques qu'il nous a laissés, Maurois révèle que sa lecture la plus constante quand il était enfant fut celle d'une anthologie de la pensée des moralistes français, de La Bruyère à La Rochefoucauld et de Pascal à Vauvenargues, avec des notices par Sainte-Beuve ; le livre se trouvait dans la bibliothèque maternelle et restera son « compagnon favori »¹⁵ à l'âge adulte ; on trouve de nombreuses citations de ces écrivains dans ses livres.

On sait que la littérature des dix-septième et dix-huitième siècles, si diverse, s'est notamment illustrée dans la méditation sur la nature humaine mais que, à la différence du discours philosophique ou religieux, elle répugnait au sermon, à l'argumentation construite, démonstrative, prescriptive, manichéenne, privilégiant la forme discontinue et la notation brève, pouvant même montrer de la bienveillance envers nos travers. Il est intéressant de la comparer avec celle des maîtres du genre dans l'Antiquité gréco-latine : Théophraste, Plutarque, Cicéron ou Sénèque. Si le règne de Louis XIV est l'âge d'or des moralistes français, ceux-ci étaient les continuateurs de Montaigne et les précurseurs de Chamfort ou de Rivarol, voire de Cioran au vingtième siècle. Il y avait parmi eux des croyants et des sceptiques, des pessimistes et des philanthropes, des réactionnaires et des réformistes, mais tous étaient des observateurs des vices et des vertus ainsi que des peintres de la vie sociale et

¹² Préface de Madame André Maurois à la réédition d'*Un art de vivre*, Paris: Editions Rombaldi, 1969, 10.

¹³ *Portrait d'un ami qui s'appelait moi*, « Les Auteurs juges de leurs œuvres », Namur-Paris: Wesmael-Charlier, 1959, 47.

¹⁴ Ces petits livres ont paru chez Grasset, à l'exception d'*Un art de vivre* (Plon) et des *Lettres à l'inconnue* (La Jeune Parque). A cette liste, on pourrait ajouter, sans pour autant être exhaustif, quelques essais dans lesquels le moraliste s'exprime : *Conseils à un jeune Français partant pour l'Angleterre* (Paris: Champion, 1927), *La Conversation* (Paris: Hachette, 1927), *Cinq visages de l'amour* (New York: Didier, 1951), *Conseils à un jeune Français partant pour les Etats-Unis* (Paris: La Jeune Parque, 1947), *Cours de bonheur conjugal* (Paris: Hachette, 1951).

¹⁵ *André Maurois, avec des remarques par André Maurois*, 20.

de la psychologie individuelle¹⁶. Les moralistes ont une certaine tendance à croire que quelle que soit l'époque, les hommes restent les mêmes et que, par conséquent, les observations qui ont été faites autrefois demeurent instructives et encore valables ; Maurois parle d'ailleurs de « la pérennité des sentiments essentiels »¹⁷ ; d'où son intérêt, au-delà du Grand Siècle, pour tous les écrits de jadis qui avaient trait aux mœurs, par exemple ces petits traités de morale du Moyen Âge, tel le célèbre *Doctrinal Sauvage* du XIII^e siècle : « Ouvrez-le. Vous lirez : 'Si vous estimez un homme, gardez-vous de vous fâchez avec lui pour une futilité. Si on vous dit du mal de lui, ne le croyez pas et attendez de connaître la vérité, car maint homme est calomnié à tort ... Si vous voyez un fou qui a l'esprit troublé, évitez de le provoquer en public car il ne manquerait pas de vous injurier'. La sagesse du moraliste ancien, celle des Proverbes de Salomon, celle des Evangiles et celle du moraliste moderne, Montaigne ou Alain, se mêlent dans ces écrits qui sont de tous les temps. »¹⁸

On ne saurait confondre les mots « moraliste » et « moralisateur » et Maurois l'a rappelé : « Un moraliste n'est pas un auteur qui donne des leçons de morale, c'est un auteur qui traite des mœurs »¹⁹. Lui-même n'a jamais prétendu être un saint ni un mo-

dèle ; il dit au soir de son existence : « Je ne me reconnais aucun titre à faire la morale au lecteur, ayant ma large part de fautes. Mais je suis prêt à partager avec lui mon expérience de la vie. Elle fut longue et variée. J'ai, sous des formes diverses, [...], mené la vie d'action. Mes erreurs m'ont instruit ; j'ai recueilli quelques secrets professionnels sur l'art de travailler, sur l'art de commander. [...] Bien que je ne l'aie jamais pratiqué, j'ai beaucoup réfléchi sur l'art de gouverner. [...] J'ai consacré aux femmes une grande part de ma vie. »²⁰ Bref, il s'autorise à énoncer quelques considérations sur les mœurs à partir de sa propre introspection, des événements qu'il a vécus, des responsabilités qu'il a exercées et des rencontres qu'il a faites. C'était bien sûr son droit mais d'aucuns ont pu lui reprocher (et le font encore) de s'être laissé aller à des généralisations parfois hâtives et simplistes comme si la plupart des gens se ressemblaient. A sa décharge, disons que le célèbre auteur des *Essais* avait fait de même quatre cents ans plus tôt et reconnaissons que la modestie, la tolérance et l'ouverture d'esprit de Maurois lui auront en tout cas évité d'être un juge sévère et hautain. En fait, il est quelqu'un qui propose un art de vivre, qui incite à suivre des voies que lui-même s'est tracées et qui croit en la possibilité pour chacun de s'élever. Dans *Portrait d'un ami qui s'appelle moi*²¹, il se présente explicitement comme un moraliste et donc comme un intellectuel à contre-courant depuis que Gide a publié son *Immoraliste* en 1902. Il lui importe malgré tout de justifier sa démarche : fi-

¹⁶ Sur le sujet, on pourra lire de Paul Bénichou, *Morales du Grand siècle* (Paris: Gallimard, 1948) ainsi que tous les ouvrages du professeur Louis Van Delft, notamment *Le moraliste classique. Essai de définition et de typologie* (Paris: Droz, 1982).

¹⁷ *Lettres à l'inconnue*, Paris: Arthème Fayard, 17.

¹⁸ *Histoire de France*, Paris: Dominique Wapler, 1947, tome 1, 93-94.

¹⁹ *André Maurois, avec des remarques par André Maurois*, 162.

²⁰ *Ibid.*, 164-166.

²¹ *Op. cit.*

dèle à l'enseignement d'Alain, d'une part il croit en une morale humaniste qui peut ressembler à la morale religieuse et grâce à laquelle l'individu et la société fonctionnent mieux, d'autre part il souhaite que chacun obéisse à ce qu'il y a en lui de meilleur. Il dit, en une belle formule, qu'il aimerait pouvoir « inspirer aux hommes le courage de marcher, et plus généralement d'agir »²². Il revendique « l'optimisme du cœur » et s'en explique : « Je crois qu'il est possible, dans un univers indifférent, et malgré le péché originel (qui est un autre nom donné à notre nature animale) de maintenir des sociétés : amitiés, amours, familles, nations, fondées sur la confiance. Le monde entier est amoral, mais rien n'empêche l'homme de créer *son* monde et d'y observer des règles qui lui donneront la paix du cœur et le sentiment de sa dignité, par un accord permanent avec lui-même et avec les hommes qu'il estime »²³. Il ajoute : « La condition humaine est telle que, si l'on ne se donne pas pour règle des règles un optimisme invincible, le plus noir optimisme sera aussitôt justifié. »²⁴ Le problème de Maurois n'est pas de savoir comment et pourquoi l'homme est dans le monde (il n'est ni métaphysicien ni théologien), mais comment, tel qu'il est, il doit agir pour dominer, autant que sa nature le permet, le monde tel qu'il le voit, et lui-même²⁵. La « volonté » est une notion qu'il met souvent en avant, qu'il révère même, faisant de cette « conquête intérieure » l'arme contre la souffrance

et l'adversité, contre les convoitises malsaines et les haines. Aux propos d'Alain dans *Vigiles de l'esprit*²⁶ : « Alors le vrai Dieu m'apparut et je le nommai Volonté », son élève répond : « Mon dieu est immanent, non transcendant. »²⁷. Volonté et courage permettent de limiter le libre jeu des instincts et de respecter les vertus sans lesquelles il n'y aurait même pas de civilisation. Maurois refuse les concepts de providence ou de fatalité : « La destinée d'un homme est aussi peu déterminée que celle d'une molécule »²⁸. Cela ne signifie toutefois pas que chacun, voire quelques-uns, soient en droit ou en capacité de dominer le monde et les forces de la nature ; volonté et humilité vont paradoxalement de pair : « Je crois que la volonté humaine, libre à l'intérieur des limites étroites où l'enferment des forces plus puissantes, est, dans l'état actuel de nos connaissances, une hypothèse nécessaire et vraisemblable. Je crois que l'homme peut prendre des engagements et les tenir ; je crois qu'il doit, sous la voûte mécanique des étoiles, créer de son mieux des sociétés relativement stables, soumises à des conventions connues comme telles, mais respectées parce que seules, elles apaisent, rassurent, des animaux farouches et malheureux ... »²⁹ Mais pour celui qui manque de volonté, le jugement reste indulgent et ce serait une erreur que de voir en ces idées l'apologie nietzschéenne du surhomme et le mépris aristocratique ou « fascisant » pour le faible ; bien au contraire, Maurois

²² *Ibid.* 55.

²³ *Ibid.*

²⁴ *Ibid.*

²⁵ Ceci est expliqué dans *Ce que je crois*, « Les Cahiers irréguliers », Paris: Grasset, 1951, 17–18.

²⁶ 4 juin 1921, « Propos » n° 266 dans le tome II des *Propos*, Paris: Gallimard, « La Pléiade », 1970, 388–390.

²⁷ *Ce que je crois*, 23

²⁸ *Mes Songes que voici*, Paris: Ferenczi & Fils Editeurs, « Le Livre moderne illustré », 1938, 88.

²⁹ *Ibid.*, 120.

reste un humaniste compréhensif : « Je sais que la vie humaine est difficile et que, mis à part quelques monstres de vanité ou de méchanceté, et les fous (d'ailleurs fort nombreux), les hommes et les femmes sont presque tous des êtres divisés contre eux-mêmes qui essaient de bien agir et échouent, plus par faiblesse, malentendu ou impuissance physique que par perversité. »³⁰

On pourrait faire une très longue anthologie de toutes les phrases dans lesquelles le moraliste s'adonne au commentaire sur la nature humaine. En les groupant par thèmes, on reconstituerait un vrai livre de maximes. Le grand critique littéraire Charles du Bos les présentait ainsi : « Remarques qui ne durent pas plus qu'une fugitive caresse. Le terme de maxime leur pèserait trop lourd. Maurois ne les frappe point, il les glisse : fleurs plutôt que fruits et qui insinuent au passage la poésie, la saveur des Haïkaïs de l'intellect. »³¹ Tantôt le discours est à la première personne et apostrophe le lecteur, tantôt le message passe d'une façon plus voilée. Mais quelles qu'elles soient, les formules vont s'imposer par leur caractère fini et fermé ; brèves et frappantes, elles ont une visée universelle et édifiante, à la manière des proverbes. « Détachées de leur contexte, elles restent compréhensibles et, comme elles sont brèves, le lecteur peut sans difficulté, oubliant leur auteur, les reprendre à son compte. »³² En voici un petit florilège,

évidemment très partiel, au sujet de la psychologie puis de la politique³³ :

- Le plaisir sans fin est contraire à la nature humaine (*Mes Songes que voici*).
- Le bonheur n'est pas dans les événements. Il est dans le cœur de ceux qui les vivent (*Lettres à l'inconnue*).
- L'homme aime plus volontiers ce qu'il peut plaindre que ce qu'il doit envier (*Ariel ou la vie de Schelley*).
- La richesse est l'ultime rempart des vieillards mal aimés (*Prométhée ou la vie de Balzac*).
- Le vrai mal de la vieillesse, ce n'est pas l'affaiblissement du corps, c'est l'indifférence de l'âme (*Un art de vivre*).
- La modestie dans le succès est facile ; la modestie dans l'échec exige une rare sagesse (*René ou la vie de Chateaubriand*).
- Quand on passe pour inquietant, il est adroit d'être terne (*Olympio ou la vie de Victor Hugo*).
- Qui brise les cœurs le paye (*Olympio ou la vie de Victor Hugo*).
- Les âmes les plus indifférentes, et peut-être même les plus dures, sentent le prix humain d'une douleur vraie (*La Vie de Disraëli*).
- Un homme très jeune croit presque toujours aux lettres d'amour qu'il écrit (*Prométhée ou la vie de Balzac*).

³⁰ *Ce que je crois*, 110.

³¹ Cité par Maurois lui-même dans *Portrait d'un ami qui s'appelait moi*, 111.

³² Judith Kauffmann, *Aspects d'André Maurois biographe*, 189.

³³ Pour ne pas alourdir inutilement notre liste des notes, les références précises de ces citations ne seront pas données. Elles peuvent être communiquées au lecteur par demande électronique à l'auteur de cet article (thierry.laurent@ccfs-sorbonne.fr)

- Toute passion devient vite imprudente (*Prométhée ou la vie de Balzac*).
- La mélancolie est une forme active de la coquetterie (*Prométhée ou la vie de Balzac*).
- Toute femme qui aime un artiste se condamne, tôt ou tard, à la souffrance (*Prométhée ou la vie de Balzac*).
- Que la vérité soit relative, c'est une vérité absolue (*Mes songes que voici*).
- Un homme ne s'affranchit pas plus du passé de l'humanité qu'il ne se libère de son propre corps (*Un art de vivre*).
- Les importants se délivrent par de petites faveurs des remords qu'éveillent en eux les grandes injustices (*Les Trois Dumas*).
- La politique en action ne doit pas être une politique d'idées (*Prométhée ou la vie de Balzac*).
- Quand la renommée passe l'ordinaire, la méchanceté s'affranchit de toute décence (*Prométhée ou la vie de Balzac*).
- Un conservateur intelligent est toujours un réformateur (*Mes songes que voici*).
- La convention vaut en tant que convention et non pas par sa valeur absolue (*Mes songes que voici*).
- Les hommes supportent d'être commandés, et même ils souhaitent de l'être, pourvu qu'ils soient bien commandés (*Un art de vivre*).
- L'hypocrisie est un hommage que le rebelle rend à la société (*Lélia ou la vie de George Sand*).
- L'opinion publique est une fille ; elle se donne au plus fort (*Adrienne ou la vie de Madame de La Fayette*).
- Les révolutions sont des maladies dont l'incubation est brève et la convalescence très longue (*Histoire de la France*).
- Des conventions acceptées font régner l'ordre et, à l'abri de ces conventions, fleurit la liberté (*Mémoires*).

Plusieurs des sujets abordés ici ont fait l'objet évidemment d'analyses beaucoup plus poussées dans l'ensemble de l'oeuvre, avec des indications constantes de ce que Maurois croit être la bonne voie à suivre. Limitons notre étude à trois points : la vie privée, le comportement civique et la recherche du bonheur.

Dans tous ses romans, Maurois étudie le couple ; c'est aussi l'un de ses thèmes de prédilection dans les manuels d'art de vivre. Il ne conçoit pas une existence sans amour. Certes, il lui arrive de plaisanter à son propos et d'en faire une cible propice à ses exercices de style : « On a toujours assez de force pour résister aux passions des autres »³⁴, « Les amours commencent par de grands sentiments et finissent par de petites querelles »³⁵. Indulgent dans sa jeunesse envers un certain libertinage qu'il a lui-même pratiqué, il va pourtant vite devenir l'apôtre de la monogamie et défendre l'institution du mariage, allant jusqu'à affirmer que la débauche nous dégoûte de la vie en nous attirant vers le néant et que la fidélité nous élève au dessus-de la condi-

³⁴ *Prométhée ou la vie de Balzac*, p. 424.

³⁵ *Lélia ou la vie de George Sand*, Paris: Hachette, 1952, 349.

tion animale. A La Rochefoucauld qui prétend qu'il y a de bons mariages mais qu'il n'y en a pas de délicieux, il rétorque qu'on peut en imaginer de délicieux même s'ils ne sont pas les plus faciles ; le lien matrimonial en tout cas doit être refait chaque jour pour réussir et c'est bien d'une noble tâche qu'il s'agit. La famille est à ses yeux une cellule importante à la base du bon fonctionnement de la société et dont le déclin serait funeste. Fonder une famille est un épanouissement et un réconfort. C'est en se réjouissant qu'il fait ce constat : « De Platon à Gide, les écrivains ont pu la maudire, jamais la détruire »³⁶. Quand il y a une crise de civilisation ou, simplement, quand il va mal, l'individu revient demander l'affection aux liens naturels comme sa nourriture à la terre. A propos des enfants, il explique qu'on doit les élever dans l'amour mais sans les couvrir ni en faire de petits égoïstes trop gâtés ; un excès d'indulgence est souvent une erreur. Judith Kauffmann, auteure d'une brillante thèse sur l'art de la biographie chez notre auteur, a bien montré³⁷ que ses différents livres sont en outre parsemés de remarques sur le comportement féminin (sans peut-être en discerner quelques préjugés misogynes mais que l'on retrouve, de toute façon, chez presque tous les auteurs nés au XIX^e siècle) : voici Mrs Hoppner, la femme du consul britannique qui prenait, pour parler d'une liaison de Lord Byron, « l'air de tristesse et de gourmandise des honnêtes femmes qui parlent du vice »³⁸ ; Fanny,

la jeune belle-sœur de Shelley qui se suicide, est une jeune fille réservée et scrupuleuse, « vertu que les hommes louent mais ne récompensent pas »³⁹; parfois les réflexions s'apparentent à des définitions : « Les déclarations sont les batailles de la jolie femme et le bon soldat ne craint pas le combat »⁴⁰ ou encore « Une jolie femme supporte aussi mal la vie sans luxe qu'un homme intelligent un état subalterne »⁴¹. Les féministes de notre temps seront sans doute choquées de lire que « les femmes doivent rester femmes » ou bien que l'instinct maternel est une vérité incontestable⁴² ou encore que l'affranchissement total ne fait pas le bonheur⁴³. Il n'empêche que Maurois a lu attentivement George Sand et même Simone de Beauvoir, qu'il a écrit qu'une femme ne saurait être contrainte à livrer son corps sans amour, qu'il a approuvé les progrès permis par la législation moderne (accès au travail, droit de vote, indépendance de l'épouse par rapport à son mari) et qu'il s'est ému du sort tragique des femmes-esclaves dans les pays éloignés de l'Europe⁴⁴.

En tant que citoyen, l'homme doit « pour agir et vivre, accepter une grande part des règles sociales, morales et religieuses que l'humanité, avant lui, a reconnues pour nécessaires »⁴⁵. Il s'efforcera toujours d'obéir aux lois (dès lors qu'elles sont justes), de respecter autrui et de bannir la violence ; il se souviendra qu'« il ne faut rien mépriser, au cours de la vie, de ce que

³⁶ *Sentiments et Coutumes*, Paris: Grasset, 1934, 15.

³⁷ *Aspects d'André Maurois biographe*, 142–144.

³⁸ *Byron*, 217.

³⁹ *Ariel ou la vie de Shelley*, 125.

⁴⁰ *Ibid.*, 82.

⁴¹ *Ibid.*, 125.

⁴² *Ibid.*, 38.

⁴³ *Mes songes que voici*, 29.

⁴⁴ *Lettres à l'inconnue*, 116–118.

⁴⁵ *Un art de vivre*, 63.

l'on peut obtenir sans rien faire de méprisable »⁴⁶. Maurois légitime la présence du chef à tous les échelons de la société, notamment dans l'armée et à la tête de l'Etat. Ce faisant, il s'est vu reprocher de dénigrer les principes égalitaires et de vanter les mérites des régimes autoritaires naissants dans les années vingt. Ses *Dialogues sur le Commandement* en 1924 ont ainsi suscité de vives polémiques tout comme, dans une moindre mesure, son admiration pour les thèses qu'expose le très militariste Rudyard Kipling dans *L'Homme qui voulut être Roi*. En fait, il s'est contenté de défendre la thèse selon laquelle certains hommes ont prise sur les événements et que, par l'action née de leur volonté, ils peuvent « sculpter » l'avenir ; ils sont comme des pilotes de bateaux qui jouent et luttent avec les courants historiques ; grâce à eux, il n'y aurait donc pas de déterminisme pesant sur le sort des peuples. D'ailleurs, dans ses ouvrages d'histoire, Maurois a insisté (exagérément peut-être) sur le rôle des décideurs, des hommes d'armes et autres grands personnages, négligeant un peu le poids des facteurs économiques et sociaux. Dans le débat virtuel entre Alain, le libertaire, qui se dresse contre le pouvoir et craint la tyrannie, et Kipling, amoureux de l'ordre, qui réprovoque l'anarchie et croit en la hiérarchie nécessaire, Maurois est sans doute plus proche du second mais il répétera à l'envi que tout chef doit se montrer digne du commandement par son abnégation et son courage et que, surtout, il doit être *librement* choisi et *librement* obéi. Car notre écrivain est profondément un libéral et il s'est évertué à le réaffir-

mer. Et précisément, pour défendre ses libertés, un peuple doit être prêt à mourir. Dans le contexte des années trente et quarante puis, plus tard, à cause de la Guerre froide, Maurois, l'intellectuel engagé, a milité contre la mollesse diplomatique, le défaitisme et la lâcheté ; lui, l'amoureux de la paix, s'est méfié du pacifisme naïf. Tout citoyen, à son humble niveau, doit se rendre compte que l'irresponsabilité ou le manque de vigilance peuvent avoir de graves conséquences pour un pays et que, hélas, prendre les armes pour défendre sa patrie s'avère parfois nécessaire.

En disciple d'Alain, qui a tant médité sur le bonheur, Maurois ne pouvait pas ne pas apporter sa réflexion sur le sujet. Bien que progressiste à certains égards (il était convaincu par exemple que la science est porteuse d'espoir), il se méfiait des programmes politiques enchanteurs, des belles utopies et des illusions révolutionnaires ; bref, il doutait que le paradis sur terre pût exister un jour grâce au Léviathan. En revanche, dans sa propre vie, et à condition que les épreuves que l'on affronte ne soient pas insupportables ou inhumaines, chacun est en mesure d'atteindre tôt ou tard une relative sérénité, telle était sa conviction. C'est une morale pratique qui nous est ainsi proposée grâce à toute une série de conseils (auxquels bien sûr on accordera foi ou non), notamment dans *Sentiments et Coutumes* : se sentir en accord avec soi-même et ne pas avoir honte de ses actes ; prendre conscience des pouvoirs que l'on a sur le destin ; mener une vie amoureuse et familiale épanouie ; aimer et bien faire son travail ; pour vaincre les idées noires, fatiguer son corps par l'action et le sport, écouter de la musique, découvrir la nature,

⁴⁶ *Lettres à l'inconnue*, 120.

ne pas méditer toujours sur le passé, ne pas imaginer des catastrophes lointaines et imprévisibles, savoir relativiser la gravité de certains maux ... Il faut bien admettre (et là est la difficulté) que « ce qui fait le bonheur, ce ne sont pas les événements, les plaisirs ni les spectacles, mais un état d'esprit tel qu'il communique aux événements sa propre qualité, et c'est de cet état, non des événements, que nous souhaitons la durée. »⁴⁷ Ainsi seulement, ce qui apparaît comme une remarque guère originale, voire comme un poncif, prend plus de relief : « Que faut-il pour être heureux ? Un peu de ciel bleu au-dessus de notre tête, un air tiède, la paix de l'esprit. »⁴⁸

Nous concluons en faisant observer qu'à la différence d'un La Rochefoucauld qui est très pessimiste quant à la nature humaine ou d'un La Bruyère qui doute qu'on puisse modifier vraiment l'ordre des choses, Maurois présente ce paradoxe de vénérer la volonté agissante tout en admettant la constance quasiment immuable des comportements individuels et collectifs. En tout cas, il s'est toujours présenté non comme un guide ou un censeur mais comme un observateur attentif des hommes, indulgent et ferme à la fois : « Morale de l'engagement, je crois que c'est ainsi qu'il faut définir le code personnel qui règle mes actions. Il me semble que, dans un univers indifférent, l'homme ne peut compter ni sur la nature dont les lois ignorent nos sentiments, ni sur les masses humaines dont les mouvements sont encore des phénomènes naturels, mais qu'il doit pouvoir compter sur lui-même et

sur des compagnons semblables à lui. Le royaume de Dieu ne peut être que dans le cœur des fidèles. J'ai essayé toute ma vie, par instinct plus que par choix délibéré, d'être fidèle à des engagements, aux êtres que j'aimais, à mon pays. Parfois des loyalties contradictoires ont rendu le choix difficile, presque impossible. J'ai fait de mon mieux, non sans déchirements, sans maladresses, ni sans erreurs. »⁴⁹ Même si l'écrivain ne s'est jamais défini comme un « honnête homme », il semble que ce concept ou cet idéal, né dans la pensée de Montaigne mais développé au XVII^e siècle⁵⁰ (notamment par Nicolas Faret, Antoine Gombaud, chevalier de Méré, et Guez de Balzac) s'applique assez bien à sa vie et à l'éthique qu'il enseigne : en effet, l'honnête homme de l'époque classique se doit d'être cultivé, sociable, altruiste, bon conseiller, intéressé par les affaires de la cité ; en aucune façon, la pédanterie, le cynisme ou la méchanceté ne lui sont permis ; il croit que l'amélioration de la morale personnelle (maîtrise de soi et pratique de la vertu) plutôt qu'une transformation des institutions amènera le progrès de la civilisation ; il apprécie la juste mesure et se méfie de l'excès. Certes, cette notion a des contours un peu fuyants et parfois a pu être un peu galvaudée ; il ne nous semble toutefois pas faux de présenter André Maurois comme un honnête homme du vingtième siècle.

⁴⁹ *Mémoires*, 251–252.

⁵⁰ A lire sur le sujet : Emmanuel Bury, *Littérature et politesse. L'invention de l'honnête homme (1580-1750)*, Paris : Presses Universitaires de France, « Perspectives littéraires », 1996 ; Jean-Pierre Dens, *L'honnête homme et la critique du goût. Esthétique et société au XVII^e siècle*, Lexington : French Forum Publishers, 1981.

⁴⁷ *Sentiments et Coutumes*, 181.

⁴⁸ *Mes songes que voici*, 89.

ANDRÉ MAUROIS IR PRANCŪZŲ MORALISTŲ TRADICIJA

Thierry Laurent

S a n t r a u k a

Straipsniu siekiama iš naujo perskaityti ir aktualizuoti André Maurois kūrybą. Aptariamos šio rašytojo pažiūros ir įsitikinimai, visuomeninė pozicija, ryškinami jo prieštaravimai ir paradoksai. Šioje perspektyvoje Maurois išskyla kaip savo amžiaus liudytojas ir kaip aktyvus pilietis. Tokiu būdu jo kūryba susiejama su XVII a. rašytojų moralistų įsteigta ir vėlesniais laikais plėtota tradicija. Maurois kūrybinių

pasakotojai ir veikėjai – tai gyvenimo stebėtojai, mąstantys apie laikui nepavaldžią žmogaus esmę ir neįkyriai siūlantys išeiti iš susiklosčiusių nepalankių situacijų. Žmogaus valia ir siekis pačiam kurti savo likimą, asmeninės ir visuomeninės pareigos suvokimas yra tos XX a. „garbingo žmogaus“ sąvokos, leidžiančios fikciniams personažams siekti laimės.

Gauta: 2014-05-07

Priimta publikuoti: 2014-05-27

Autoriaus adresas:

Université Paris IV – Sorbonne

France

El. paštas: thierry.laurent.yy@gmail.com